

ser là, c'est le type canadien-français d'il y a trente ou quarante ans. Les traits en sont peut-être un peu effacés aujourd'hui—et pourquoi ? grâce au contact plus intime avec l'élément anglais—mais il en reste encore assez pour qu'il y ait incompatibilité entre notre caractère et le caractère anglais. Eh bien, sait-on ce qui arriverait si on réussissait à nous faire entrer en masse dans le courant qui porte l'Anglo-saxon vers le matérialisme, au point de faire de nous des gens absorbés par le mercantilisme et le souci des affaires ? Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour le prévoir.

Notez bien ceci : Les traits distinctifs écrits dans l'âme du peuple s'altéreraient davantage, sans cependant s'effacer complètement. La race perdrait l'énergie propre à ses qualités naturelles, sans acquérir, suffisamment au moins pour entrer de plein pied dans une autre race et se mettre à son niveau, celle résultant d'habitudes et de mœurs qui ne vont pas à sa constitution intime. Nous emboîterions le pas derrière l'Anglais, nous ne le suivrions toujours qu'à distance, parce qu'il aurait toujours pour lui la force latente d'un état d'âme ou d'esprit créé par une impulsion séculaire qui l'a fait entrer dans une voie quand elle nous poussait dans une autre. Il obéirait à sa nature en restant ce qu'il est, tandis que, pour le devenir, il nous faudrait comprimer la nôtre. Nous serions déformés, abâtardis, nous ne serions pas améliorés. La race descendrait, au lieu de monter. Le type canadien-français perdrait son originalité, sa physionomie propre, et ce serait le temps de nous appliquer, dans l'ordre moral, l'"horrible mélange" du poète classique. On ferait d'une fausse tendance un mouvement qui nous éloignerait de nos origines et nous laisserait sans points d'attache comme sans but et sans avenir. Nous ne serions plus une famille, nous serions des débris.

L'expérience en a été faite, du reste. Après la guerre de 1870, on a dit que ce n'étaient pas les armées allemandes qui avaient vaincu la France, mais le maître d'école allemand. Et le monde éducateur officiel en France a demandé le remède aux maux de la situation à une sorte d'imitation intellectuelle des Allemands. Après vingt-cinq ans de ce régime, où en sont nos contemporains français et qu'ont produit ces procédés ? Il nous serait facile de faire un volume des témoignages qu'on a pu recueillir à cet égard. Laissons d'abord la parole à un fait, avec les constatations qu'en a tirées un écrivain qui ne se pique pas d'esprit catholique :

Récemment, M. Alfred Fouillée prenait le train à la gare Montparnasse, pour se rendre à Bellevue. Il vit une petite fille de douze ans acheter, à la Bibliothèque des chemins de fer, pour 5 centimes, un "supplément littéraire" colorié, qui tirait l'œil par